

**BACCALAURÉAT GÉNÉRAL**  
**Session 2013**

**FRANÇAIS**  
**(Séries ES/S)**

**Durée : 4 heures**

**Coefficient : 3**

*Epreuve anticipée*

**L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé**

Dès que ce sujet vous sera remis, assurez-vous qu'il est complet.  
Ce sujet comporte 7 pages numérotées de 1/7 à 7/7.

**OBJET d'ÉTUDE :**

**Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.**

**CORPUS :**

Texte A : Emile Zola, *Thérèse Raquin*, chapitre 21, 1867.

Texte B : Gustave Flaubert, *Un cœur simple*, chapitre 4, 1876.

Texte C : Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, « Un amour de Swann », 1913.

Texte D : Jean Giono, *Un Roi sans divertissement*, 1946.

**Texte A : Emile Zola, *Thérèse Raquin*, chapitre 21, 1867.**

*Thérèse et Laurent sont deux jeunes amants criminels : Laurent, avec la complicité de Thérèse, a assassiné Camille Raquin, mari de la jeune femme, en le noyant dans la Seine. Au soir de leur mariage, le portrait de Camille, fixé au mur de la chambre, semble attirer une présence étrange ...*

Un fait, dont tout autre aurait souri, lui fit perdre entièrement la tête. Comme il se trouvait devant la cheminée, il entendit une sorte de grattement. Il pâlit, il s'imagina que ce grattement venait du portrait, que Camille descendait de son cadre. Puis il comprit que le bruit avait lieu à la petite porte donnant sur l'escalier. Il regarda Thérèse que la peur reprenait.

5 - Il y a quelqu'un dans l'escalier, murmura-t-il. Qui peut venir par là ?

La jeune femme ne répondit pas. Tous deux songeaient au noyé, une sueur glacée mouillait leurs tempes. Ils se réfugièrent au fond de la chambre, s'attendant à voir la porte s'ouvrir brusquement en laissant tomber sur le carreau le cadavre de Camille. Le bruit continuant plus sec, plus irrégulier, ils pensèrent que leur victime écorchait le bois avec ses ongles pour entrer. Pendant près de cinq minutes, ils n'osèrent bouger. Enfin un miaulement se fit entendre. Laurent, en s'approchant, reconnut le chat tigré de Mme Raquin, qui avait été enfermé par mégarde dans la chambre, et qui tentait d'en sortir en secouant la petite porte avec ses griffes. François<sup>1</sup> eut peur de Laurent ; d'un bond, il sauta sur une chaise ; le poil hérissé, les pattes roidies, il regardait son nouveau maître en face, d'un air dur et cruel. Le jeune homme n'aimait pas les chats, François l'effrayait presque. Dans cette heure de fièvre et de crainte, il crut que le chat allait lui sauter au visage pour venger Camille. Cette bête devait tout savoir : il y avait des pensées dans ses yeux ronds, étrangement dilatés. Laurent baissa les paupières, devant la fixité de ces regards de brute. Comme il allait donner un coup de pied à François :

20 - Ne lui fais pas de mal, s'écria Thérèse.

Ce cri lui causa une étrange impression. Une idée absurde lui emplit la tête.

- Camille est entré dans ce chat, pensa-t-il. Il faudra que je tue cette bête ... Elle a l'air d'une personne.

Il ne donna pas le coup de pied, craignant d'entendre François lui parler avec le son de voix de Camille. Puis il se rappela les plaisanteries de Thérèse, aux temps de leurs voluptés, lorsque le chat était témoin des baisers qu'ils échangeaient. Il se dit alors que cette bête en savait trop et qu'il fallait la jeter par la fenêtre. Mais il n'eut pas le courage d'accomplir son dessein. François gardait une attitude de guerre ; les griffes allongées, le dos soulevé par une irritation sourde, il suivait les moindres mouvements de son ennemi avec une tranquillité superbe. Laurent fut gêné par l'éclat métallique de ses yeux ; il se hâta de lui ouvrir la porte de la salle à manger, et le chat s'enfuit en poussant un miaulement aigu.

1. François : nom du chat.

**Texte B : Gustave Flaubert, *Un cœur simple*, chapitre 4, 1876.**

*Dans une maison bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, en Normandie, vivent Mme Aubain et sa vieille servante Félicité. Seule au monde, n'ayant pour tout compagnon qu'un perroquet multicolore nommé Loulou, Félicité, cœur simple, s'attache profondément à lui.*

Par suite d'un refroidissement, il lui vint une angine ; peu de temps après, un mal d'oreilles. Trois ans plus tard, elle était sourde ; et elle parlait très haut, même à l'église. Bien que ses péchés auraient pu sans déshonneur pour elle, ni inconvénient pour le monde, se répandre à tous les coins du diocèse, M. le curé jugea convenable de ne plus recevoir sa confession que dans la sacristie.

Des bourdonnements illusoires achevaient de la troubler. Souvent sa maîtresse lui disait :

- « Mon Dieu ! comme vous êtes bête ! » elle répliquait ; - « Oui, Madame », en cherchant quelque chose autour d'elle.

Le petit cercle de ses idées se rétrécit encore, et le carillon des cloches, le mugissement des bœufs, n'existaient plus. Tous les êtres fonctionnaient avec le silence des fantômes. Un seul bruit arrivait maintenant à ses oreilles, la voix du perroquet.

Comme pour la distraire, il reproduisait le tic-tac du tournebroche, l'appel aigu d'un vendeur de poisson, la scie du menuisier qui logeait en face ; et, aux coups de la sonnette, imitait Mme Aubain, - « Félicité ! la porte ! la porte ! »

Ils avaient des dialogues, lui, débitant à satiété les trois phrases de son répertoire, et elle, y répondant par des mots sans plus de suite, mais où son cœur s'épanchait. Loulou, dans son isolement, était presque un fils, un amoureux. Il escaladait ses doigts, mordillait ses lèvres, se cramponnait à son fichu ; et, comme elle penchait son front en branlant la tête à la manière des nourrices, les grandes ailes du bonnet et les ailes de l'oiseau frémissaient ensemble.

**Texte C : Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, « Un amour de Swann », 1913.**

*Un couple de très riches bourgeois, M. et Mme Verdurin décide de tenir salon pour rivaliser avec les grandes maisons aristocratiques de Paris. Ils prétendent fuir « les ennuyeux » et cultiver les valeurs de la camaraderie. S'étant un jour, au sens propre, décroché la mâchoire « pour avoir trop ri », Mme Verdurin invente une gestuelle insolite pour manifester son approbation à « ses fidèles ».*

De ce poste élevé<sup>1</sup> elle participait avec entrain à la conversation des fidèles et s'égayait de leurs « fumisteries », mais depuis l'accident qui était arrivé à sa mâchoire, elle avait renoncé à prendre la peine de pouffer effectivement et se livrait à la place à une mimique conventionnelle qui signifiait, sans fatigue ni risques pour elle, qu'elle riait aux larmes. Au  
5 moindre mot que lâchait un habitué contre un ennuyeux ou contre un ancien habitué rejeté au camp des ennuyeux – et pour le plus grand désespoir de M. Verdurin qui avait eu longtemps la prétention d'être aussi aimable que sa femme, mais qui riait pour de bon s'essoufflait vite et avait été distancé et vaincu par cette ruse d'une incessante et fictive hilarité – elle poussait un  
10 petit cri, fermait entièrement ses yeux d'oiseau qu'une taie commençait à voiler, et brusquement, comme si elle n'eût eu que le temps de cacher un spectacle indécent ou de parer à un accès mortel, plongeant sa figure dans ses mains qui la recouvraient et n'en  
15 laissaient plus rien voir, elle avait l'air de s'efforcer de réprimer, d'anéantir un rire qui, si elle s'y fût abandonnée, l'eût conduite à l'évanouissement. Telle, étourdie par la gaieté des fidèles, ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, Mme Verdurin, juchée sur son perchoir, pareille à un oiseau dont on eût trempé le colifichet<sup>2</sup> dans du vin chaud, sanglotait d'amabilité.

1. poste élevé : siège haut suédois en sapin.

2. colifichet : petite pâtisserie que les oiseaux aiment à becqueter.

**Texte D : Jean Giono, *Un Roi sans divertissement*, 1946.**

*Langlois revient avec le grade de commandant dans un village de Provence qu'il a, l'année précédente, délivré de la peur en découvrant l'assassin qui le terrorisait. Mais, au moment où les villageois souhaitent lui manifester leur sympathie, Langlois s'enferme dans un silence mystérieux. Les villageois se tournent alors vers son cheval.*

C'était un cheval noir et qui savait rire. D'habitude, les chevaux ne savent pas rire et on a toujours l'impression qu'ils vont mordre. Celui-là prévenait d'abord d'un clin d'œil et son rire se formait d'abord dans son œil de façon très incontestable. Si bien que, lorsque le rire gagnait les dents, il n'y avait pas de malentendu. La porte de son écurie était  
5 toujours ouverte. Il n'était jamais attaché. Quand il avait envie de sortir ou de voir du monde il poussait sa porte et apparaissait sur le seuil d'où il faisait, avec son regard, le tour de l'honorable société qui prenait le frais sous les tilleuls ou qui vaquait. S'il reconnaissait quelqu'un qui lui plaisait plus particulièrement il l'appelait d'un ou deux hennissements très mesurés, semblables à des roucoulements de colombe. Et, si celui-là,  
10 alors, levait les yeux et lui disait un mot gentil (ce qui était toujours le cas), le cheval s'approchait de lui à pas aimables, très cocasses, très volontairement cocasses, casseurs de sucre et un peu dansants, pour venir poser la tête sur son épaule. C'est parfois là qu'il riait, si on lui grattait un peu le front ou bien s'il comprenait que son maître arrivait car, dans ces cas-là, comme on ne savait pas, au début, si la chose était agréable au  
15 commandant, on n'osait pas poursuivre les caresses et on reculait la main ; mais le cheval se mettait doucement à rire et remettait de lui-même et d'autorité le front sous la main. D'ailleurs, Langlois lui disait : « Ah ! coquine » (cependant c'était bien un cheval et non une jument) et il y avait dans le ton de voix de Langlois une grande affection qu'on avait un peu le droit de croire répandue au-delà du cheval, sur celui qui le caressait, sur  
20 ceux qui étaient là, assis sur le banc de pierre du tilleul ; car, Langlois ne disait que ces mots-là mais regardait tout le monde.

## ÉCRITURE

### **I - Vous répondrez d'abord à la question suivante : (4 points)**

Ces extraits d'œuvres romanesques évoquent tous une figure animale.

Pour autant, en donnent-ils tous de cette figure animale la même vision ?

Vous répondrez à cette question en confrontant les quatre textes.

### **II - Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants : (16 points)**

#### **SUJET 1 : Commentaire**

Vous ferez un commentaire littéraire de l'extrait du roman d'Emile Zola (Texte A).

#### **SUJET 2 : Dissertation**

Dans quelle mesure les relations des personnages de roman avec les animaux, les objets, les décors ou les milieux où ils vivent, contribuent-elles à faire exister ces personnages à nos yeux ?

#### **SUJET 3 : Écriture d'invention**

Le texte de Flaubert (texte B) nous montre que Mme Aubain, dame bourgeoise, n'est pas toujours charitable envers sa vieille servante.

En vous inspirant des éléments descriptifs fournis par le texte, vous rédigerez le portrait que Mme Aubain dresse de Félicité à une amie venue lui rendre visite, la prenant à témoin de la « folie » d'une domestique qui perd la tête ... pour un perroquet.